

ALAIN SARFATI

DÉVELOPPEMENT DURABLE, ARCHITECTURE ET VILLE DURABLE : UNE DÉMARCHE, UNE CULTURE

La perspective du développement durable serait de construire mieux, de mieux partager entre tous, de mieux utiliser l'espace, donc de vivre mieux tout en dépensant moins d'énergie. Un questionnement s'impose : la vraie nature de l'architecture n'est-elle pas justement d'être durable ?

Position

Plus notre conscience de la fragilité du monde est aiguë, face à l'éventuelle éruption d'un volcan ou à la collision de celui-ci par une météorite, plus l'architecture est là pour rendre compte de cinq mille ans d'efforts faits par l'humanité pour mettre en rapport l'activité humaine, ses croyances, les technologies les plus sophistiquées et la nature. L'architecture et la ville en rendent compte, tout comme elles rendent compte des égarements de nos civilisations, depuis la tour de Babel jusqu'aux barres de logements d'un kilomètre de long, pour ne parler que de ceux-là...

Il y a aujourd'hui une urgence à assurer la qualité de nos constructions, au regard de préoccupations environnementales évidentes, comme il y avait une évidence, dans les années 1950-1970 à répondre à la « question du logement » ou à celle de la ville. L'urgence justifie parfois la vitesse et la recherche de solutions provisoires mais l'urgence ne peut, en aucun cas, justifier l'entrée dans un cercle infernal car l'éphémère, le jetable, sont des réponses précaires qui, si elles rentrent dans le registre de l'architecture, ne sont pas la règle et ne doivent pas le devenir. L'architecture est d'abord un projet de vie qui se construit dans le monde dans lequel il naît et se développe. Le monde change, il entraîne l'architecture dans son sillage mais l'architecture durable doit être une résistance au *mainstream* qui se dessine. Il ne faut pas avoir la mémoire courte, après avoir cru que l'industrialisation de la construction serait la solution à tous les problèmes de l'urbanisation. On peut regretter l'échec, on ne peut pas le méconnaître, ni ignorer les errements d'une architecture désorientée, portée par l'idée de l'autonomie de l'œuvre, ou celle d'un espace continu niant le contexte et ses limites. L'idéologie est parfois si puissante qu'elle devient aveuglante. La recherche d'une esthétique unique et universelle a été le dogme. Aujourd'hui, nous ne devons pas prendre le risque de faire du développement durable la solution à tous nos maux, au risque d'en dénaturer ses principes fondamentaux et de continuer nos erreurs passées.

L'attention marquée aux économies d'énergie, comme le nouveau rapport avec la nature, sont une opportunité pour penser l'architecture dans tous ses déploiements possibles. La nature n'est pas normative, alors pourquoi l'être au-delà du raisonnable et proposer le contraire de ce à quoi l'on aspire : plus de diversité, plus d'innovation, plus d'expérimentation, plus de liberté. L'architecture rend compte d'une vision du monde.

Le développement durable, comme éthique, signera-t-il la fin des modèles, de la répétition mortifère, d'une convention délocalisée, du rêve de mettre le monde dans

des conteneurs ? C'est l'espoir que le développement durable peut susciter. Architecture durable et ville durable ont une partie liée, l'une ne va pas sans l'autre.

DU DÉVELOPPEMENT DURABLE À LA VILLE DURABLE

L'architecture durable entretient avec la ville une relation étroite, une forme d'altérité environnementale. L'urbanisme est devenu « un projet de ville ». La table rase n'existe pas, elle entretient avec son voisinage une connivence, elle en prend une part et, de ce fait, ne peut être qu'urbaine : elle est dans un rapport permanent de constructions de continuité/discontinuité. La ville, à son tour devient le sujet de l'architecture, si l'on veut donner à « durable » une acception pleine : *transformable, adaptable, développable*, et ce, bien au-delà de la seule préoccupation attachée aux économies d'énergie. C'est la nature de la ville qui est en question.

Les paradoxes

La ville d'aujourd'hui nous invite à une réflexion très particulière puisqu'on la veut dense, tout en faisant une place privilégiée à la nature. On touche au paradoxe de la ville moderne et au rapport qu'entretiennent le centre et sa périphérie. D'un « centre-carrefour actif », lieu d'échanges dans la ville traditionnelle, qui induit un effet centrifuge avec sa croissance, la ville européenne développe aujourd'hui un « centre lent », après avoir rejeté à la périphérie les activités nuisantes ou consommatrices d'espace. Le centre a donc changé de nature, il nous invite à envisager la ville à partir d'un nouveau paradigme, celui du développement durable. Ce « centre lent », où l'automobile est exclue mais où la nature est accueillie sous toutes ses formes, devient le lieu d'une consommation rapide (*fast* et pas cher). Le paradoxe est que, pour garder sa qualité urbaine, le centre, quel qu'il soit, devrait devenir plus dense en profitant de la vitesse verticale (tours, ascenseurs). L'histoire fait rentrer l'architecture dans le champ de la culture, la ville change d'essence. La leçon doit être prise en compte, dès lors que l'on connaît l'enjeu urbain à venir : une ville de 500 000 habitants se construit par semaine. Quelle en sera sa forme, son dessin, pour qu'elle soit durable ?

Le « centre-carrefour » va devenir un « centre-parc ». En dessinant l'enceinte de la ville, les romains définissaient l'espace constructible pour vivre et travailler. La ville durable, en définissant ce périmètre, crée son nouveau centre, support de toutes les activités consommatrices d'espace, de loisirs, de commerces, de culture, d'activités sportives... Le centre devient un attracteur centripète.

Ce retournement, dû à l'effet des vitesses sur les espaces urbains et à l'introduction de la nature, est la dimension compensatoire des nouvelles technologies. Je m'étais déjà exprimé, il y a une vingtaine d'années, à ce sujet lors du projet d'espace central de la ville de Sénart et dans mes études sur la RN7. Aujourd'hui, je développe à nouveau ce concept pour le parc écologique Sino-Français, à Chengdu en Chine, pour l'urbanisation de l'est de la ville.

De ce nouveau dessin de ville, il résulte un traitement particulier réservé aux entrées de villes dont les densités sont élevées, autour des stations de transport en commun. La ville radio-concentrique à espace central, lent, historique, vert et piétonnier, a un bel avenir. Il faut s'en souvenir pour concevoir une ville durable. Une ville a aussi une forme, un espace public, un bien commun. Il ne s'agit pas de faire revenir - comme on l'entend trop souvent - la nature dans la ville mais de la faire rentrer pour la première fois dans l'histoire des villes.

Il s'agit d'un changement de paradigme qui induit des changements de politiques et de comportements. La ville durable conduit à une nouvelle représentation de la ville, dans ses rapports centre/périphérie, et c'est cette représentation qui doit être au cœur même de la réflexion urbaine aujourd'hui. Un Grand Paris qui trouverait une représentation claire serait enfin une ville radio-concentrique et moderne.

DE L'ARCHITECTURE DURABLE

C'est presque un pléonasmе, une évidence, mais si l'adhésion au « mieux vivre » avec moins d'énergie est sans réserve, il faut prendre quelques précautions, quelques distances, par rapport à ce qui relève de la seule idéologie. Pourquoi tant de prudence ? C'est que l'architecture s'est déjà fourvoyée sur les chemins du tout technique, sur celui de l'industrialisation comme remède à tous les maux. Alors, de là à penser que le développement durable sera la panacée, il n'y a qu'un pas à ne pas franchir si l'on ne veut pas que le développement durable devienne une « nouvelle norme », ou une nouvelle esthétique, au lieu d'être une culture.

QU'EST-CE QUE LE DÉVELOPPEMENT DURABLE POUR L'ARCHITECTE QUE JE SUIS ?

L'architecture classique était naturellement bioclimatique car il était fait le plus grand cas de l'orientation. Pour moi, le développement durable est, avant tout, bioclimatique : la démarche commence par l'orientation, par la différence entre le nord et le sud. C'est ainsi que j'ai conçu le lycée de Limours, l'ambassade de France à Pékin, la résidence Pleyel à Saint-Denis, comme tous mes autres bâtiments. Le projet architectural se construit dans le monde dans lequel il se développe : en chaque lieu une réponse singulière, une histoire particulière. Si le développement durable est la mise en œuvre de technologies nouvelles pour améliorer les conditions de partage de la planète, il ne faut pas pour autant oublier la nature culturelle de l'architecture, sa vraie nature. Simple précaution d'usage pour énoncer une position. Le risque existe de voir la meilleure intention se retourner si elle n'est pas nourrie par une problématique plus large, une démarche holistique. Les matériaux suivent la culture : c'est ainsi que j'ai utilisé le granite à Pékin, le bleu du Hainaut à Roubaix, la pierre calcaire à l'Université de Jussieu, le verre et l'acier à l'Université Panthéon/Assas, le béton à Arras...

Tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur la continuité de l'espace, sur la séparation des fonctions, sur l'autonomie de l'architecture par rapport à son contexte, tout ceci

L'IMPORTANCE DE L'HISTOIRE : NE SOYONS PAS AMNÉSQUES

Il y a quelques dizaines d'années, l'architecture ne pouvait pas exister si elle n'était pas la représentation d'une certaine idée de l'industrie et de la répétition. Le fantasme du « container », que l'on peut simplement empiler pour faire des logements, en est encore aujourd'hui l'expression. La leçon de la cage à lapins n'a pas été retenue et l'on recommence sous de nouveaux prétextes. Impossible, semble-t-il, d'échapper à la représentation de ce rêve, tant penser la diversité paraît difficile, voir utopique. Aujourd'hui, l'architecture n'a pas de droit de cité si elle n'est pas parée des plumes du développement durable, c'est dire à quel point l'architecture et le développement durable risquent de devenir une norme, pour ne pas dire une *pseudo culture*, voire un enfermement idéologique, comme l'a été la représentation d'une idée de la construction industrielle.

Simple mise en garde pour que l'espoir que suscite la révolution technologique, sous toutes ses formes, ne soit pas qu'un vœu pieu et que notre engagement ne soit pas qu'un objectif immédiatement quantifiable, ne laissant pas de place à ce qui fait la vie, sa richesse, sa diversité. Parler de biodiversité, c'est trop souvent accepter l'uniformisation du reste du monde.

L'UNIVERSEL EST ENCORE DANS LA DÉMARCHÉ

Réduire la consommation d'énergie, les émissions de CO₂, etc. qui peut être contre ? C'est un projet universellement partagé. Ce qui l'est moins c'est la systématisation des réponses, c'est la réalité esthétique qui en résulte déjà. Il ne suffit pas de couvrir les façades de végétaux pour qu'elles soient durables. La conception du développement durable est une fois de plus devenue une manière universelle de répondre. Mais tous les dispositifs ne vont pas pouvoir fonctionner partout, dans toutes les circonstances. Durable, ce n'est pas qu'une question de matériaux ou de végétalisation, c'est une démarche d'utilisation. C'est la façon de construire qui va être importante. Ma logique est donc une position opportuniste : il ne peut pas y avoir de principe général mais une réflexion au coup par coup.

Pour un architecte, le développement durable est une véritable révolution, c'est considérer que le monde n'est pas isotrope. Le développement durable, pour un architecte, ce n'est pas de construire des « boîtes à habiter », les mêmes partout, c'est au contraire mieux construire, mieux considérer l'environnement, mieux utiliser l'espace pour penser les transformations à venir - tel le concept d'un habitat transformable que je développe depuis près de vingt ans -, c'est mieux utiliser les techniques pour traverser le temps.

L'architecture a un défi à relever : être à l'image de son temps et être capable de penser sa transformation, autrement dit s'inscrire dans le futur. Emblématique et transformable, c'est la définition d'une architecture durable.